

Il s'était levé, il allait et venait, avec les soubresauts fiévreux d'un épileptique qui sent s'approcher la crise.

—Mais,—hasardèrent ses deux compagnons de plus en plus interdits,—mais notre repas n'est point terminé...

—Terminez-le, vous autres... moi je n'ai plus faim !... mais mangez donc... je recueille mes souvenirs, et je commence.

Il était revenu s'asseoir, en face d'eux, les deux coudes sur la table, et le menton dans une main, tandis que de l'autre il semblait tourmenter son crâne en feu.

En dépit de leur profonde stupeur, Voratior et Narcisse ne se le firent pas répéter une troisième fois. Ils étaient de ceux auxquels rien ne fait perdre l'appétit.

Ce fut ainsi qu'Adolphe débuta tout à coup :

—Je n'ai pas besoin de te rappeler notre enfance, Voratior ; dès ce temps-là, tu étais déjà le meilleur de nous deux. Le vol te répugnait ; tu ne voulais pas, tu ne pouvais pas. Moi, c'était différent ; il semblait que je fusse organisé tout exprès pour faire la guerre au bien d'autrui. Une fatalité ! et puis on me laissait libre à la maison, sans même s'inquiéter si je rentrais, ni comment je parvenais à trouver mon pain. A dix ans, je fumais, dans une pipe culottée, des bouts de cigares ramassés dans la rue, et déjà je me prenais de goût pour la boisson. On trouvait ça drôle, on riait. Oh ! les parents... les parents... s'ils savaient où conduit le vagabondage, et quels sont, pour les enfants qu'on ne surveille pas, ces premiers encouragements du vice ! On commence par se débaucher entre gamins... puis, les meilleurs prenant le chemin du travail, les pires restent seuls, et ne tardent pas à rencontrer les embaucheurs du crime. A dix-sept ans, je subis une première condamnation ; j'en suis à regretter maintenant qu'elle n'ait pas été plus sévère. Lorsque j'eus fini mon temps, mon père et ma mère étaient morts. Il ne me restait plus que quelques parents éloignés ; ils me repoussèrent dans le mal, où je m'enfonçai davantage encore jusqu'à l'âge de la conscription. La conscription, le service militaire, parfois ça relève les jeunes tirés, ça les sauve. Moi j'eus un bon numéro. Pas de chance ! Au lieu de la caserne, ce fut à Poissy qu'on me logea... et cette fois pour un long bail. De plus, avec des compagnons, des professeurs, qui m'achevèrent. Une évasion me refit libre, mais j'étais gangrené jusqu'à la moëlle des os. La bande des Vampires s'organisait alors, j'y entrai, croyant, comme vous tout à l'heure, qu'il ne s'agissait que de voler. Erreur ! c'était un pacte de sang que je venais de signer... c'était parmi des assassins que j'avais rivé ma chaîne.

—Des assassins ! se récrièrent Voratior et Narcisse.

—Oui,—poursuivit Adolphe avec une émotion croissante,—oui, des assassins de profession, et qui ne restent jamais les mains oisives. Leur chef ne le permet pas. Oh ! cet homme... cet homme... je le hais ! Tout d'abord, cependant, je m'efforçai de lui résister ; je dis : Je ne veux pas ?... Et comme je me distinguai d'ailleurs par mon audacieuse adresse, on me permit d'agir à part, sans violence, sans couteau. Mais, soit dans le but de me tenir plus étroitement à sa merci, soit parentèlement infernal, le maître avait résolu que moi aussi, moi comme les autres, je tuerais !... On me fit boire, on m'entraîna, je dus assister à des scènes de meurtre... et, bien que sans avoir jamais frappé moi-même... oh ! non... jamais... les cris des victimes sont restés dans mes oreilles. Je persistais, cependant, j'étais lié. Et puis, il y a dans le sang une sorte de sauvage ivresse. Une nuit enfin, sur les bords du canal, nous étions quatre, y compris le chef... un cabriolet fut attaqué, un homme assassiné... pas par moi... oh ! non, non... je le jure ! Mais je n'en contribuai pas moins à sa mort, et pour ma part dans ses dépouilles, j'eus cette montre que je te vendis, Voratior. Tu l'as revendue, sans doute, et tu as bien fait... elle t'eût porté malheur !

Voratior et Clopinet venaient d'échanger un regard. On arrivait sur le terrain où peut-être ils allaient apprendre le nom des assassins de Pierre Duvernay.

Adolphe s'était arrêté, comme hésitant à poursuivre.

—Eh bien ?—demanda Bibi, tout en s'efforçant de dissimuler l'intérêt qu'il mettait à cette question,—eh bien ! ce mal-

heureux, l'homme du cabriolet, sous quels coups a-t-il donc péri ?

—Ils étaient deux qui ont frappé,—répondit L'écureuil d'un air sombre.

—Deux... de tes compagnons ?

—Non, un seul.

—Comment ?...

—Un homme se trouva là tout à coup... je ne sais trop comment... car la nuit était noire en diable.

—Cet homme, tu l'as vu ?... tu le connaissais ?...

—Non, te dis-je... il n'était connu que du chef, et le brouillard ne permettait pas de distinguer à deux pas devant soi. Du reste nous avons été contraints de fuir aussitôt le crime accompli. Le seul visage que j'aie pu entrevoir, à la clarté des lanternes du cabriolet, ce fut celui de la victime... et, celui-là, je ne l'ai pas oublié !

Adolphe frissonna, comme s'il revoyait passer devant lui le fantôme du pauvre Pierre.

—Mais,—questionna Narcisse,—le second meurtrier ?

—C'était le maître.

—Oh ! celui-là tu le connais ?

—J'ignore son nom, je ne l'ai jamais vu que sous un masque.

—Bah !

—Ce masque, je n'ai pu le soulever encore... ce mystère, c'est en vain que je me suis efforcé de le découvrir... Mais je me suis juré que j'y parviendrais, et j'y parviendrai, car il faut que je me venge !—répondit l'écureuil avec l'accent d'une résolution énérgique.

...Bonne idée !—s'empressa d'applaudir Voratior,—idée excellente... et nous t'y aiderons tous les deux, Narcisse et moi, sitôt que nous serons de la bande...

—Quoi !—se récria violemment Adolphe,—eh quoi ! vous persistez !... Mais vous ne m'avez pas compris, malheureux ! Vous savez le reste. Et vous venez me demander de faire de vous deux bandits... Non ! non !... ce serait bien plutôt moi qui vous dirais, si vous en étiez capables : "Aidez-moi, mes amis, à redevenir honnête homme !"

A ce dernier mot, Narcisse et Variator se relevèrent tout à coup, se consultant d'un dernier regard.

Il y avait eu tant d'émotion, tant de sincérité dans le récit de L'écureuil, qu'il était impossible de douter de sa conversion, quelque étrange qu'elle pût paraître.

Bibi se retourna donc vers lui, et franchement joyeusement :

—Tu te trompes, L'écureuil,—s'écria-t-il,—nous pouvons concourir à ta réhabilitation... et, par ma foi ! comme on le dit dans les mélodrames, il y a le doigt de Dieu dans tout ceci :

—Je ne comprends pas,—fit Adolphe.

—Cartes sur table !—poursuivit Variator,—nous te montrons le coup, mon pauvre ami ; nous n'avions pas la moindre intention de devenir des sacripants... nous sommes et serons toujours deux honnêtes garçons... pas vrai Narcisse !

Cette fois encore Clopinet trouva sa réponse dans le répertoire classique. Arrondissant les bras, et les deux mains sur le côté gauche, il s'écria :

"Le jour n'est pas plus pur que le fond de nos cœurs !"

—Mais alors,—reprit L'écureuil,—cette proposition, cette histoire...

—Une simple ruse de guerre,—avoua Bibi.

Adolphe se recula d'un air méfiant et, par un reste d'habileté, avança la main vers l'un des couteaux qui se trouvaient sur la table.

—N'aie donc pas mauvaise opinion de nous,—sourit Variator,—laisse-moi parler à mon tour... et tu vas voir que nous aussi, comme la bonne sœur de charité, nous n'avons d'autre but que de te mettre dans le bon chemin.

—Explique-moi ?

—Cette montre que je t'avais achetée, quelqu'un l'a recon-